

Welcome
TO THE
Jungle

N° 05

Trimestriel
Mars-Juin
2020

ON PASSE UN TIERS DE NOS VIES À BOSSER |
AUTANT LIRE LE BON MAGAZINE |

Travailler moins

Alexandre Wetter
Entretien avec l'acteur
qui se rêvait Miss

Bureau
Poussée de
militantisme green

Conversation
L'infirmière et
la cheffe de service

Japon
Le maître du bondage

pour vivre mieux

Graines de staff

Écologie au bureau:
attention, ça pousse!

Texte

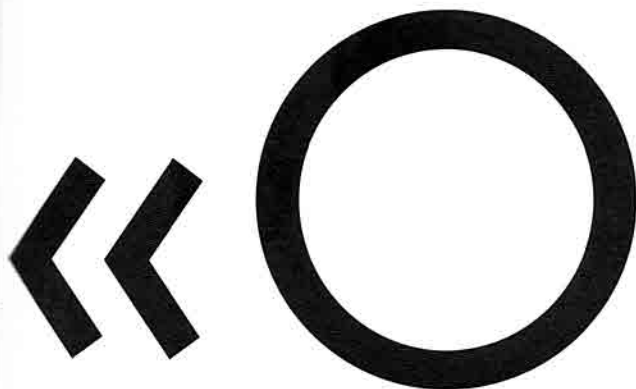
Pauline
Allione

Photographies

Thomas
Decamps

Ils·elles sont passé·e·s au zéro déchet, consomment local, roulent à vélo... Mais la transition de ces écolos engagé·e·s se heurte aux vieilles habitudes de leurs collègues. Trop de décalage entre la maison où la graine responsable est plantée depuis longtemps et l'entreprise arrosée à la surconsommation. Alors ils·elles ont décidé de ramener gourde et convictions au boulot. Leur récolte ? Plus ou moins bonne.





n me prenait un peu pour la hippie dans l'agence, s'amuse Ophélie Dambé en se remémorant l'époque où elle bossait dans la pub. Je ramenaient ma bouffe, je refusais les gobelets qu'on nous donnait à la cafet', j'étais tout le temps avec ma gourde...» Déjà adepte du zéro déchet chez elle, Ophélie avait choisi de ne plus laisser ses valeurs sur le pas de la porte du bureau... quitte à passer pour un ovni auprès de ses collègues. Car la réalité de l'entreprise, la voilà: le vrombissement de l'imprimante qui crache continuellement du papier, les capsules de café qui s'amoncellent dans la poubelle, le chauffage qui carbure en hiver, puis la clim' en été... Pourtant, certain-e-s ne renoncent pas. Paulo De Araujo fait partie de cette catégorie: cet ancien ingénieur chez Airbus aujourd'hui reconverti dans le photovoltaïque peut se targuer d'avoir converti plusieurs de ses collègues au véhicule électrique. Vingt-six exactement, qui ont tou-te-s accepté de signer chez un concessionnaire après quelques pannes de voitures et un tarif groupé: «Au lieu de négocier des devis de manière individuelle, j'ai essayé de fédérer», pose le Toulousain. Il reproduit ensuite l'opération, cette fois avec l'appui de l'association de développement durable d'Airbus, Iode, qui l'aide à organiser des sessions d'information. Et ça prend: 220 personnes se dotent de panneaux solaires, 80 de vélos électriques... «Des gens prêts à passer le cap, il y en a plein. Mais soit c'est trop cher, soit ils ont peur de l'arnaque... L'intérêt des démarches groupées, c'est de faire sauter ces freins, assure Paulo De Araujo. Ça demande plus de travail, mais c'est nettement plus valorisant.»

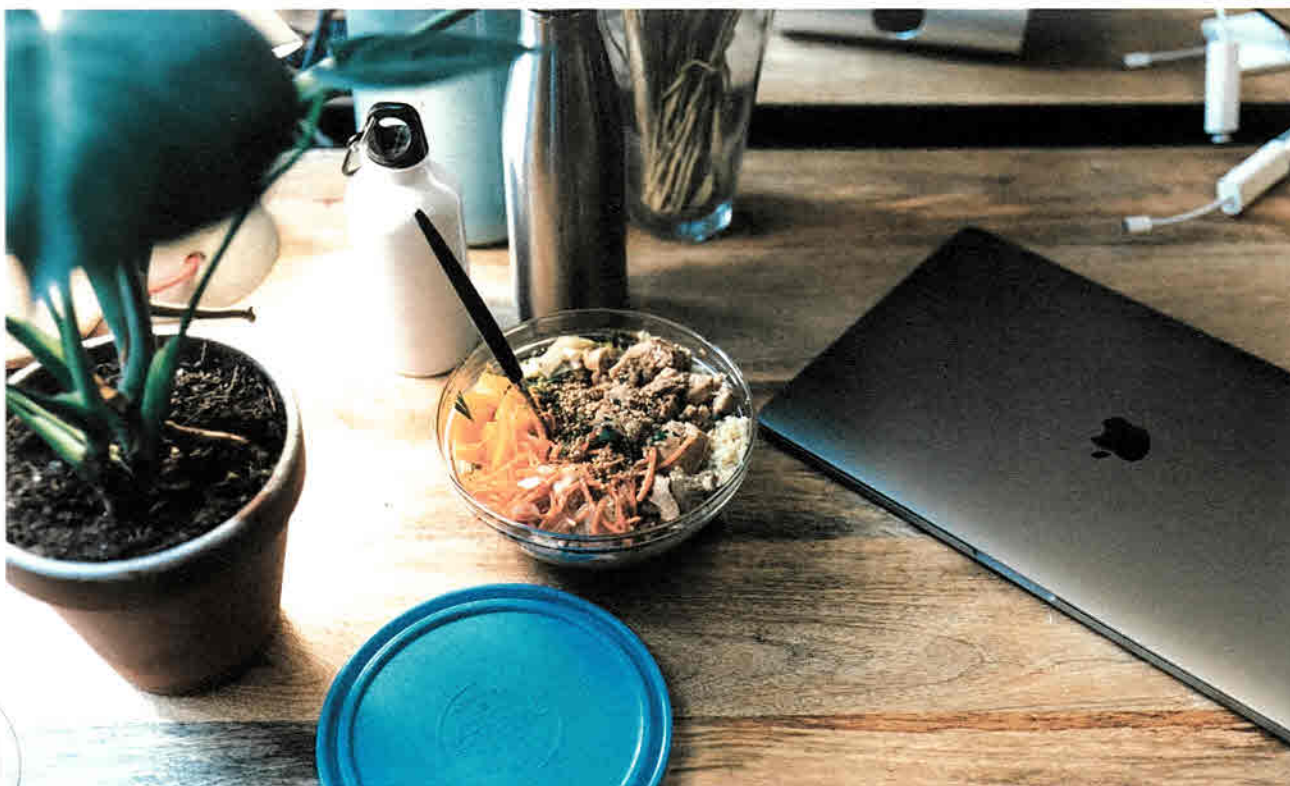
Le bio, la brute et le militant

Marine Le Bihan, elle, a un faible pour les PowerPoint. Depuis une première présentation sur la réduction des déchets, la responsable en communication a invité ses collègues à discuter plastique, compost, végétal... «J'ai été vachement soutenue, l'entreprise a acheté plein de Tupperware pour tout le monde, et des plantes pour les bureaux», s'enthousiasme-t-elle. Mais elle sait aussi que, si ses idées ont été si bien reçues, c'est grâce à l'organisation horizontale de sa boîte, qui n'est autre... qu'un

fournisseur d'énergie renouvelable. Pour Caëtan Brisepierre, Paulo et Marine sont des «transfèreurs». Soit, «des personnes qui importent leurs pratiques écologiques domestiques à leur travail. C'est quelqu'un qui cherche à transformer les pratiques de ses collègues et plus généralement de l'organisation», détaille ce sociologue indépendant qui a consacré un projet de recherche au sujet. La mission du-de la transfèreur-se? Faire de son entreprise un lieu plus éco-responsable et ainsi augmenter son bien-être au travail.

« Il m'arrive de me dire: "Merde, je n'aurais pas dû." Les gens ne le prennent pas forcément bien, mais j'essaie de les faire réfléchir, pas de les emmerder »

Mais dans l'open space comme partout, le-la pratiquant-e peut rapidement tourner au-à la militant-e un poil agaçant-e. Cédric en sait quelque chose, lui qui se décrit comme «l'écolo salaud» de la start-up parisienne dans laquelle il bosse. D'ailleurs, il ne se gêne pas pour faire remarquer à ses collègues que manger des tomates en janvier, ce n'est pas très *eco-friendly*. Et parfois, ça passe mal. «Il m'arrive de me dire: "merde, je n'aurais pas dû." Les gens ne le prennent pas forcément bien, mais j'essaie de les faire réfléchir, pas de les emmerder.» Si ses remarques sont mal digérées, c'est parce qu'elles viennent toucher une corde sensible. Alors que l'urgence environnementale est plus que jamais d'actualité, les remontrances sur la salade à l'avocat ingurgitée à la pause dej', le PC laissé en veille ou l'utilisation de bouteilles en plastique nourrissent ce mal nouveau, judicieusement nommé *éco-culpabilité*. Pur produit de notre époque contemporaine, la «*green guilt*» en VO pose un terme sur ce sentiment de ne pas en faire assez pour la planète. «Généralement, ces discussions se terminent sur un "OK, tu as raison, je ne suis pas parfait, mais je ne veux pas m'emmerder avec ça"», résume Cédric à propos des collègues qui prennent la mouche. Consciente que des actes ne suivent pas toujours les mots, Louise Perge préfère passer son tour sur les discours évangélistes: «Tout le monde veut être écolo, mais tant que tu ne prends pas en considération l'ampleur des dégâts, c'est difficile de refuser la bouteille d'eau dans ta formule du midi», avance cette rédactrice installée à Paris. Plutôt que de taper sur les doigts de ses collaborateurs-rices, celle qui assume parfaitement son image d'«écolo de service» a opté pour la manière douce. «J'ai commencé à



ramener mes Tupperware et mes bocaux au travail, au début, ils me regardaient comme un extra-terrestre, mais ils s'y sont mis petit à petit. Maintenant tout le monde boit dans des bocaux, c'est une mini victoire», se réjouit-elle.

Retour sur terre

Après avoir converti ses collègues à la récup', Louise Perga a vu plus grand. C'est donc directement auprès de ses supérieur-e-s qu'elle est allée souffler ses idées, pour faire bouger les choses dans leur ensemble. Résultat, ses propositions ont été entendues... mais d'une oreille seulement. «J'ai demandé à ce qu'on achète du thé et du café bio pour tout le monde. On l'a fait, sauf qu'on les commande sur Amazon». Même chose pour Ophélie Damblé, dont les idées ont été classées sans suite. «J'ai proposé qu'on arrête les gobelets en plastique et qu'on monte un petit jardin sur le toit», se souvient-elle, avant de couper court: «Je pense que ce n'était pas la priorité de la boîte.»

Au sein de l'association Makesense, la communauté Paumé.e.s dédramatise sur la perte de repère dans son job. Et forcément, en tant que co-créatrice du groupe, Aurore a vu défiler un tas de gens perdus. «De plus en plus de gens sont paumés dans leur job parce qu'ils sont dans des boîtes qui ont des externalités négatives sur l'environnement», constate-t-elle. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'en 2018, le *Manifeste étudiant pour un réveil écologique* récoltait plus de 30 000 signatures: les futur-e-s actif-ve-s veulent des entreprises éco-responsables, transparentes et engagées pour la planète. Car «l'environnement constitue la préoccupation première de

«J'ai demandé à ce qu'on achète du thé et du café bio pour tout le monde. On l'a fait, sauf qu'on les commande sur Amazon»

52% des Français-e-s selon l'enquête "Fractures sociales" de l'Ifsop Sopra-Steria, l'angoisse grandit encore dans les bureaux. D'après une étude réalisée au Royaume-Uni par Perkbox Insights, ils sont 61% à éprouver une culpabilité "verte" directement liée à l'impact environnemental de l'industrie ou de la boîte dans laquelle ils travaillent. Alors, tourmenté-e-s par leur conscience écolo, certain-e-s finissent par mettre les voiles: «Beaucoup vont intégrer des services environnementaux dans des grands groupes, rejoindre une start-up ou carrément monter leur projet», ajoute Aurore. C'est cette dernière option qu'a choisie Ophélie Damblé. Cette "slasheuse", qui ne restait jamais plus d'un an dans une même boîte, a fini par quitter la pub pour planter des légumes sur les toits de Paris. Un retour à la terre qui a fait sens pour la néo-agricultrice, qui ne se voit plus entre les murs de bureaux. Depuis, Ophélie a fondé Ta Mère Nature et signé *Guerrilla Green: Guide de survie végétale en milieu urbain*. Puis un beau jour, elle reçoit ce mail de son ancien employeur, qui la sollicite pour installer un potager sur le toit de l'agence... «Peut-être que j'ai semé une graine qui a fini par germer deux ans après.» ●